

ESPAGNOL

Épreuve commune et option : oral

Isabelle CABROL, Renaud MALAVIALLE

Coefficients : 2 (épreuve commune) et 3 (option)

Durée de préparation : 1 heure

Durée de passage devant le jury : 30 minutes dont 20 minutes d'exposé et 10 minutes de questions

Type de sujets donnés : articles de presse signés par de grands écrivains et intellectuels

Modalités de tirage du sujet : tirage au sort d'un sujet (pas de choix)

Liste des ouvrages généraux autorisés : aucun

Liste des ouvrages spécifiques autorisés : aucun.

Liste des documents proposés :

- *Señor presidente*, Gabriel García Márquez, Fernando Botero, Álvaro Mutis, Gabriel García Márquez, Fernando Botero, Alvaro Mutis, Fernando Vallejo, William Ospina, Darío Jaramillo Agudelo y Héctor Abad Faciolince, *El País* (18.03.2001).
- *El escritor de la entraña mexicana*, Carlos D. Mesa Gisbert, *El País* (20. 05. 2012).
- *Nuestras Malvinas*, de Francisco Umbral, *El País* (08.04.1982).
- *Qué defiende el Gobierno del Estado español cuando defiende a Repsol?*, rebelión.org. (19. 04. 2012)

Nombre de candidats :

5 en épreuve commune et 1 en option.

Notes obtenues :

1) **Epreuve commune** : 09/ 20 ; 14/ 20 ; 15/ 20 ; 16/ 20 ; 19/ 20 ;

2) **Option** : 15/ 20.

Le nombre de candidats admissibles et présents aux épreuves orales d'admission était en très légère baisse pour l'option Espagnol (1 admissible de moins qu'en 2011). Toutefois, sur les 6 candidats auditionnés, trois ont intégré l'École normale supérieure. Les prestations étaient très inégales, pour des raisons aussi bien linguistiques que méthodologiques, plus rarement faute de culture générale adéquate aux documents proposés.

Les quatre documents retenus qui ont fait l'objet, après tirage au sort, d'un commentaire méthodique par les candidats étaient des articles de presse :

- *Señor presidente* est une lettre ouverte collective, publiée dans *El País* (18.03.2001), signée par Gabriel García Márquez, Fernando Botero, Álvaro Mutis et de nombreux intellectuels, artistes ou écrivains colombiens, adressée au Président du Gouvernement espagnol de l'époque (2001), José María Aznar, sur le projet de loi concernant l'exigence d'un visa pour les citoyens en provenance de la Colombie et à destination de l'Espagne.

- *El Escritor de la entraña mexicana*, de Carlos D. Mesa Gisbert (historien, journaliste et ancien président de la Bolivie), est le titre d'une tribune de *El País* datée du 20. 05. 2012, où l'auteur réagit à la disparition du grand écrivain mexicain Carlos Fuentes, l'un des représentants et théoriciens du *boom* de la littérature hispano-américaine des années 1960-1970, très engagé sur le plan politique jusqu'à ses derniers jours.

- *Nuestras Malvinas* est une tribune polémique signée par le grand essayiste et romancier Francisco Umbral, extraite de son recueil de chroniques « Spleen de Madrid » et publiée là encore dans *El País*, quelques jours à peine après le début du conflit entre l'Argentine et le Royaume-Uni (08.04.1982).

- ¿ *Qué defiende el Gobierno del Estado español cuando defiende a Repsol ?* est un article repris et publié par le site d'informations alternatif hispanophone rebelión.org, signé par trois associations citoyennes et politiques (Observatorio de la Deuda, Observatorio de Multinacionales en América Latina, Ecologistas en acción), qui s'engagent sur le dossier brûlant de la nationalisation de YPF par le gouvernement argentin.

Ces quatre documents, fort différents par leur thématique, présentent des traits communs. Ils visent une très large audience et s'inscrivent dans un contexte d'actualité. Aucun d'eux, à des degrés certes très divers, et selon des modalités spécifiques, n'exclut les questions de civilisation (politiques, économiques ou sociales), trois sont écrits par de grands auteurs très au fait des réalités du monde contemporain, l'un des quatre est signé par des organisations. Le document le plus partisan n'est donc pas moins contraint par des exigences argumentatives et stylistiques. Si trois des quatre documents exprimaient des regards hispano-américains, ils exigeaient cependant tous une connaissance ou une conscience du passé colonial espagnol, de l'histoire de l'Espagne contemporaine, ainsi que de l'insertion de l'Espagne dans l'Europe et dans le processus de mondialisation. Les deux textes *Señor presidente* et *Qué defiende el Gobierno del Estado español...* expriment en leur temps un point de vue hispano-américain sur une réalité qui concerne cependant l'Espagne au point de défrayer l'actualité. Une connaissance générale de la politique d'immigration de l'espace communautaire, dans le cas du premier document, et une information minimale sur le contentieux entre les gouvernements espagnol et argentin concernant l'entreprise *REPSOL*, dans le cas du deuxième, étaient souhaitable. Quant au texte critique et satirique de Francisco Umbral, il aborde la question de Gibraltar sous l'angle historique et politique, dans une perspective de regards croisés avec le cas de la Guerre des Malouines qui vient tout juste d'éclater au moment où le texte paraît. Dans le cas de l'hommage à Carlos Fuentes, la disparition du grand écrivain hispano-américain pouvait se déduire du document et son envergure de prix Cervantès (1987) supposait, sinon d'avoir nécessairement lu une partie de son œuvre, du moins d'avoir eu écho de ses interventions publiques ou prises de position, lors de la préparation au concours.

L'article de Carlos D. Mesa Gisbert est un hommage posthume, rédigé par un ancien président d'une république d'Amérique latine (Bolivie), au très grand écrivain mexicain dont l'œuvre dépasse largement les cadres nationaux pour interpeller directement la culture et la conscience hispano-américaines, en la prolongeant, et dialoguer avec l'histoire universelle. Il est publié dans l'un des quotidiens espagnols à la plus large audience internationale, *El País*, peu après la mort du grand romancier, intellectuel et diplomate : il s'agit donc d'une réaction à chaud, d'un personnage public toutefois expérimenté dans ce genre de discours. L'hommage est lyrique (présence immédiate du « yo ») et litannique : répétition du verbe « Leo » anaphorique en début des trois premiers paragraphes (avec un mise en abyme et une référence implicite à l'œuvre théâtrale *Ceremonias del Alba* et au roman *La Muerte de Artemio Cruz*), et, plus loin, lors de la chute du texte, quand surgissent les plus intimes et abruptes expressions de l'américanité, formulables exclusivement par un auteur charnellement concerné. Le jury n'attendait pas forcément de la part des candidats une connaissance de ces deux œuvres-là, bien évidemment. En revanche, il était en droit d'attendre un commentaire sur ces références à l'œuvre de l'écrivain disparu, et une analyse du style choisi par l'auteur de cette *tribune-hommage*. Le texte était riche : les évocations de la réflexion historique de

Fuentes et de l'art sublime de l'écrivain (« momento dramático... el cataclismo más grande de la historia », « Detrás de la compleja trama... semilla final », « claves del pasado »), succèdent aux allusions les plus apparemment triviales et charnelles (« caricias », « gritos », « hijo de puta »), dans un style qui joint à l'hommage explicite (« Carlos Fuentes dijo América latina »), celui implicite de la forme (« La metáfora del espejo enterrado »). Sur le plan de la composition, quatre sous-titres tentent de résumer de façon très didactique l'œuvre du disparu : littéraire et créative (*Ceremonias del Alba*, *La Muerte de Artemio Cruz*, *La Región más transparente*), historique, identitaire et méditative, universelle. Le lecteur est édifié : il s'agit de l'œuvre d'un géant, d'un continuateur d'Octavio Paz qui aurait, comme son prédécesseur, mérité le prix Nobel, d'un prophète ou d'un *vate* de l'Amérique latine, d'autant plus engagé dans son temps (« Díaz Ordaz, Bush hijo »), qu'il est enraciné dans l'histoire et les mythes fondateurs (Malinche, Cortés, Martín, Moctezuma), également questionnée à travers son œuvre et ses textes critiques (« explicar la novela del boom »), au cours d'un vingtième siècle qu'il a contribué à incarner (« utopía de la revolución », « desencanto »), et d'une modernité hispano-américaine dont il est l'un des plus digne représentants (« referente inexcusable »). Les candidats pouvaient entrer dans l'analyse par le biais littéraire, par un biais plus philosophique ou même historique. Une attention suffisante aux modalités de publication, au statut de l'auteur (Mesa Gisbert, président, Bolivien, journaliste et historien), aux qualités reconnues à l'écrivain publiquement encensé et aux personnages évoqués (diplomatiques, politiques, historiques ou mythiques), permettaient d'éviter une pénible paraphrase, que des étudiants pourtant par ailleurs très compétents, ont mis en œuvre de façon monotone. On devine, sur un texte au style enlevé et empreint d'un très grand lyrique, l'effet d'un tel procédé, par définition peu motivant. Ce document chargé d'émotions requerrait peut-être, admettons-le, quelque effort d'empathie, immédiatement perceptible à la lecture.

Le texte de Francisco Umbral, *Nuestras Malvinas*, publié dans *El País* au moment où éclate le conflit entre l'Argentine et le Royaume-Uni (08.04.1982), reflète le style très original, métaphorique et foisonnant du romancier et essayiste, qui a reçu lui aussi le prix Cervantès pour l'ensemble de son œuvre (en 2000), et dont la voix critique s'est éteinte en 2007. Dès le début du texte, le candidat pouvait relever le ton satirique propre aux des billets d'humeur de Francisco Umbral, qui évoque ici les dissensions dans les relations hispano-britanniques quant à la question du transfert du territoire de Gibraltar, à la lumière des événements récents au large de l'Argentine – ce qu'il conviendra par la suite de nommer la Guerre de l'Atlantique Sud (ou *Falklands War*), en 1982. Pour aborder la question des *Malouines espagnoles* (« Nuestras Malvinas »), Francisco Umbral revient sur la politique impérialiste de l'Espagne franquiste et raille le patriotisme de l'Espagne des années 1940 et 1950, lequel trouve son inspiration dans le fascisme italien de Mussolini, la meilleure arme de l'essayiste étant le jeu de mots : « la derecha inoperante o inelegante (ilegal) ». Il convenait de souligner dès l'introduction du commentaire la critique acerbe de la politique franquiste par l'auteur de ce texte pamphlétaire : « estábamos colonizados, pero la patria a reivindicar era Gibraltar », et, plus largement, la peinture satirique de la droite au pouvoir depuis la Transition : « estos retrofranquistas de corsetería ». Le jury tient à dire ici que la métaphore filée des Malouines, sur laquelle repose l'architecture du pamphlet, a été bien soulignée par la candidate optionnaire interrogée sur le texte de F. Umbral. Ce procédé stylistique produit un effet percutant tout au long de cette tribune qui mentionne avec humour (et, souvent, avec une bonne dose d'ironie) plusieurs exemples de « causes impérialistes et patriotiques » de l'Espagne contemporaine : la critique de l'installation des bases américaines – et la référence à un opposant du régime de Franco, Alfonso Sastre –, deviennent sous la plume de Francisco Umbral « unas Malvinas aceptadas e interiores » ; l'essayiste salue la politique du dirigeant

du Parti Communiste Espagnol, Santiago Carrillo, face à Robles Piquer, sur le ton de l'humour et de la distance (« porque Prado del Rey son las Malvinas que están aquí mismo, las Malvinas que el pueblo español puede reivindicar/reconquistar en taxi ») ; il revient également sur la tentative de coup d'Etat de Tejero : « Las Malvinas a reivindicar (un islote con leones) eran las Cortes », et termine enfin sur la question de l'entrée de l'Espagne dans l'OTAN, « esas Malvinas hiperbóreas ». Le texte de Francisco Umbral a permis à la candidate de revenir sur les grandes questions de l'Histoire de l'Espagne contemporaine, tout en abordant les relations de l'Espagne avec la Grande-Bretagne en particulier et avec l'Europe en général, avec les Etats-Unis aussi, et tout en faisant un parallèle avec l'Amérique Latine. Ce texte était d'une grande richesse stylistique et historique : le candidat ne devait pas manquer de souligner les images, les allusions intertextuelles, voire les néologismes (ce qui est plus difficile le jour de l'oral, nous en convenons). Enfin, disons que la tribune de Francisco Umbral était une invitation à établir un lien avec l'actualité plus immédiate, et une conclusion sur les tensions récentes entre l'Argentine et le Royaume-Uni, trente ans après la Guerre des Malouines, était attendue par le jury.

Rappelons que les candidats ne doivent pas, dans une épreuve de langue vivante, sous-estimer l'exercice traditionnel de lecture d'une partie du document. Il y va de la première impression, trop souvent la bonne, du jury et de l'établissement d'une ambiance de communication. C'est en particulier le cas de *Señor presidente*. Lettre ouverte et collective, publiée dans le quotidien espagnol *El País*, adressée par certains des plus prestigieux artistes, écrivains et intellectuels colombiens, *Señor presidente* a les accents d'un recours en grâce présidentielle. Attention cependant : le président en question est celui du gouvernement, puisque l'Espagne est une monarchie constitutionnelle, et la grâce requise l'est dans l'intention de sauver des droits, d'épargner aux Colombiens un deuil symbolique, celui d'une perte de la *Madre Patria*. Mis en demeure de ne pas trahir la part irréductible et donc assumée de l'héritage colonial, le chef du gouvernement et les Espagnols, mais à travers eux aussi l'Europe communautaire (« queremos explicarle / a muchos españoles les resulte extraño este sentimiento / Explíquenles a sus socios ») sont invités à être conséquents avec eux-mêmes. Une concession rhétorique sur la coupure politique historique (« cordón umbilical »), présentée comme nécessaire et significative de l'entrée dans l'âge adulte prépare l'insistance poétique et non moins rhétorique sur les liens indéfectibles qui unissent Colombiens et Espagnols, et plus généralement Péninsule et Amérique latine, en vertu de l'échange le plus élémentaire des hommes, l'*antidora* (« nos une una deuda de servicio »). Culturels (« clásicos de España »), historiques (« antiguo imperio »), affectifs (« sentimiento »), en un mot familiaux (« somos hijos »), ces liens ne sauraient être rompus que par un acte dont le nom est trop connu. Unilatéralité (proceso unidireccional), injustice (« injusto ») par l'absence de réciprocité (« rueda de la fortuna ») historique (« ha ocurrido en el pasado ») dessinent littéralement les contours de la marâtre sans pitié (« madrastra despiadada »), mue apocalyptique de la *Madre Patria* toujours respectable en une Espagne vendue, voire prostituée, en tous cas totalement déchue dans le cœur des peuples hispano-américains (« pueblos hispanoamericanos »). Cette vision effroyable d'une Espagne sans foi ni loi, rendue aux intérêts étroits de la finance (« los bancos »), des entreprises technologiques et agro-alimentaires (« grandes compañías... de alimentos »), est soumise par effet de miroir identitaire aux Espagnols. L'image de leur possible chute leur est surtout représentée dans leur propre langage, chrétien et traditionnel, celui des champions de l'union contre la désunion depuis les temps coloniaux d'un Empire en proie aux déchirements confessionnels et politiques de la chrétienté. Entre les liens et le désamour, entre l'union et la *desunión*, entre la préservation des plus nobles de ses valeurs traditionnelles et le renoncement jusqu'aux dernières valeurs charitables, le gouvernement de l'Espagne (« tratados por España ») est

invité à choisir. Entre le rôle d'agents privilégiés de la « globalización » libérale au service (« estratagema ») des seuls intérêts des puissances de ce monde (« los mercados ») et le statut de membres d'une même famille culturelle, les Espagnols devront être responsabilisés, devant témoins, après un salubre effort de décentrement géographique, historique et social, généreusement suggéré par les auteurs de la lettre, des projets de leur gouvernement. Le style épistolaire et éminemment diplomatique (« mayor respeto, consideración y aprecio ») qui affirme un sentiment authentique contraste si vigoureusement avec la radicalité d'un sermon prophétique, évidemment critique, qu'il apparaît, en un clair-obscur révélant toute l'intensité du message adressé *urbi et orbi*, comme, le verbe hispanique véridique et éventuellement... ironique. Ce document a permis à l'un des candidats d'obtenir la note (presque) maximale. Le commentaire pertinent du titre, de la situation de communication dans le contexte de consolidation de grands projets continentaux, et l'utilisation pertinente des éléments explicatifs que le texte apportait permettaient assez aisément de rendre compte de sa composition argumentative. Là encore, un équilibre méthodique entre des remarques d'ordre socio-politiques, historiques voire sociologiques et culturelles, sans négliger l'incontournable dimension rhétorique et poétique d'une lettre à triple ou quadruple destinataire (José María Aznar, les Espagnols, les Européens et la communauté internationale), sans épuiser la riche symbolique, les profondes allégories et la dimension de manifeste identitaire de toute l'Amérique latine de ce document, permettait aux candidats de s'exprimer et de faire preuve de leur sens du dialogue lors de la reprise. Le jury a été sensible à des méthodes d'analyse sensiblement différentes, et a valorisé les efforts de lecture personnelle qui ont su mesurer l'enjeu d'une telle lettre.

Le texte publié sur le site d'information alternative rebelión.org par l'*Observatoire des multinationales en Amérique latine*, l'*Observatoire de la dette* et *Ecologista en acción*, intitulé *Qué defiende el Gobierno del Estado español cuando defiende a Repsol?*, est de même nature, peut-être encore plus militante et partisane au sens où il s'agit cette fois d'une dénonciation, voire d'une mise en accusation du gouvernement espagnol, mais pas seulement. Le texte s'adresse bien sûr à l'opinion publique internationale, mais il faut le situer dans le contexte éditorial d'une presse espagnole nationale qui défend des droits acquis par l'entreprise *REPSOL* sur l'exploitation du pétrole en Argentine lors de l'achat, en 1999 de 98% des actions de la société pétrolière argentine YPF, lorsque l'Argentine entre en crise économique. En avril 2012, la présidente argentine, jugeant les investissements insuffisants, et déplorant l'augmentation massive du prix de l'essence dans le pays, retire des concessions à l'entreprise avant de nationaliser toute la filière argentine de *REPSOL*. Il s'ensuit une crise diplomatique avec le gouvernement espagnol et la presse nationale prend parti. L'administration des États-Unis prévient l'Argentine contre les « effets négatifs » de l'expropriation, les interventions de chefs d'États ou d'organismes internationaux se multiplient afin d'avertir la présidente qualifiée de *petroperonista* des dangers d'une situation jugée anormale à l'égard des marchés financiers internationaux. Ce dossier, d'une brûlante actualité, concerne une entreprise à capital financier international, exemplaire et donc symbolique du fonctionnement d'une multinationale, et cependant historiquement espagnole et perçue par de nombreux Espagnols comme un bien national. Ainsi, c'est une fois de plus au cœur des relations multiséculaires entre l'Espagne et l'Argentine, mais plus largement bien sûr entre l'Espagne et ses anciennes colonies hispanophones que la problématique conviait les candidats. *REPSOL* est présente dans presque tous les pays d'Amérique latine. Et une fois encore, parce que l'Espagne est insérée dans un processus de mondialisation, au-delà même de la construction européenne dont elle est partie prenante, c'est aussi au cœur de problématiques politiques et économiques d'ordre international que cet article plonge le lecteur, en tant que témoin invité à prendre sa place dans l'opinion publique internationale.

Dans ce contexte, l'orientation politique des auteurs était à commenter, prioritairement puisqu'ils s'affichaient comme sujets, dès la première ligne, d'une *denuncia*. Le moyen de communication utilisé, particulièrement transparent, explicite, était aussi à souligner immédiatement. L'objet de l'accusation apparaît de façon anaphorique, à chaque début de paragraphe, systématiquement. Cet effet litanique relève du portrait charge pratiqué dans un procès par l'avocat général (*fiscal*). Dans ce véritable tract militant, il est bien emprunté à la rhétorique judiciaire. Une fois établie la structure argumentative assez simple du document, il suffisait de *qualifier*, ce qui est le propre du commentaire, chaque ordre ou modalité de dénonciation. Ordres : social, environnemental (climat et biodiversité), néocolonial, fiscal, économique, financier. Modalités : techniques, par accumulation de données vérifiables, par des métaphores naturelles (viols, anencéphalie fétale). Comme dans *Señor presidente*, ce texte rhétorique, politique mais aussi poétique invitait à un renversement profond de perspective, questionne les fondements philosophiques du droit, utilise les leviers de l'histoire pour mettre en cause des états de fait et des faits accomplis. Politique, ce document l'est de part en part, poussant à l'extrême la logique de l'engagement partisan par sa conclusion radicale (« Exigimos... ahora »).

Liste des documents proposés :

Texte 1-

El Escritor de la entraña mexicana

La literatura como la mayor aventura humana, la creación como un imperativo que no cesa, eso fue la vida de Carlos Fuentes

El País, 20 de mayo de 2012 (TRIBUNA de Carlos D. Mesa Gisbert, historiador y periodista y fue presidente de Bolivia).

Leo. Es el momento dramático e intenso hasta el estremecimiento de Malintzin, Marina, Malinche, el instante definitivo y fundacional del parto, el nacimiento de Martín el primer mestizo mexicano, el hijo del conquistador, el hijo del amor, de la violencia, del odio, de la improbable reconciliación. Es la vida construida a partir del cataclismo más grande de la historia.

Leo. Artemio Cruz está afeitándose mientras se mira al espejo y tiene ya la intuición de la muerte ineluctable. Es el retrato del ocaso, es la certeza del fin, es el recorrido implacable por los surcos de la vida, por el tiempo que ha congelado una cara, unos ojos, unos labios, un brillo que brilla cada día menos. Detrás de la compleja trama tan terrenal del personaje está, como en todos, la semilla del final.

Leo. Es el tránsito complejo del amor en la escurridiza figura de Diana, su oscura sensualidad, sus caminos misteriosos en los que el sexo sin límites se cruza con el amor y la pasión enamorada... las penumbras de las habitaciones de hotel, los paisajes adivinados en las caricias del cuerpo, de los cuerpos, los gritos escondidos y los gritos expresados.

Se atrevió a navegar los mares de Colón y sentir el fuego estragado de la espada española

Carlos Fuentes dijo América Latina, pronunció su nombre muchas veces y de muy distintas maneras. El escritor salió de la entraña mexicana y en ella vivió para entenderla, se atrevió a navegar los mares de Colón y sentir el fuego estragado de la espada española.

La metáfora del espejo enterrado, la del humo que queda después del combate de los dioses, y la sangre y los ritos de vida y muerte de la civilización azteca en sus pirámides inasibles, es una afirmación de ser.

La secuela del gringo viejo, aquella que emparenta dos naciones atadas para siempre por la geografía y por los caminos complejos del tiempo, es también la de la revolución que lo trastocó todo, la de la vida de Laura Díaz desde la colina inmensa de su fortaleza femenina.

Fuentes escribió □ y el título se volvió descripción inapelable- sobre la región más transparente, el aire leve, la luminosidad engeguecedora, la bruma de las vidas de la gran capital de las alturas. No es muy difícil

encontrar la analogía con nuestra propia región transparente. Allí, en México DF como en las alturas de los Andes, lo que bullía era un mundo, el de la ciudad mestiza. En eso y en muchas otras cosas, su reflexión siguió la saga de Octavio Paz, la de descubrir y leer el alma, descerrajar las claves del pasado mexicano a partir de la narrativa, a partir de la palabra, hasta perderse a veces en el Mar de los Sargazos y casi hundirse en la complejidad de sus personajes cuando encaró su novela más ambiciosa que fue la *Terra Nostra* flotando en el inmenso Océano del artificio de la lengua.

Siguió, en el circuito de los soles mesoamericanos, el milenio de México, el de sus cuestiones esenciales

La literatura como la mayor aventura humana, la creación como un imperativo que no cesa, eso fue la vida de Fuentes, dentro y fuera del mundo de las letras. Como otros intelectuales, recorrió los complicados caminos de la política, desde la ilusión y la utopía de la revolución como paraíso al inicio de los años sesenta del siglo pasado, hasta el tiempo del desencanto. Desde su palabra contra Díaz Ordaz el presidente de la masacre de Tlatelolco hasta su otoño más moderado pero siempre comprometido con lo humano, con la democracia como respuesta adecuada a las tribulaciones del continente.

Fuentes no cesó nunca. Seguir su obra prolífica, aparentemente interminable, era tarea casi imposible. En el ensayo escribió páginas cruciales para explicar la novela del *boom* de la que él mismo era insigne figura. Debatió sobre identidad e identidades. Siguió, en el circuito de los soles mesoamericanos, el milenio de México, el de sus cuestiones esenciales. Enfrentó con dureza y claridad los desaguizados de Bush hijo. Pero sobre todo, entendió mejor que tantos el complejo entramado del tiempo que sólo se explica, hilando uno con el otro, el pasado el presente y la audacia absurda a veces de adivinar el futuro.

¿ No fue acaso explicado el desenlace trágico de 1521 por aquel dilema resuelto en dos figuras centrales de la historia americana como la confrontación entre la fatalidad (Moctezuma) y la voluntad (Cortés)? ¿No fue ese el nudo de tantas preguntas y tantas respuestas en tantos lugares de América Latina que el desarrolló con tanta claridad ?

Es un referente inexcusable para saber quienes somos, lo que en no es poca cosa en estos tiempos alborotados

Fuentes es, premios aparte, un referente inexcusable para saber quienes somos, lo que en estos tiempos en los que las brújulas están tan alborotadas no es poca cosa.

Leo esta vez textualmente : Oh, sal ya, hijo mío, sal, sal de entre mis piernas... Sal, hijo de la traición...adorado hijo mío, sal ya hijo de puta...cae sobre la tierra que ya no es mía ni de tu padre, sino tuya...sal, hijo de las dos sangres enemigas...Tú deberás ser la serpiente emplumada, la tierra con alas, el ave de barro, el hijo de México y España: Tú eres mi única herencia, la herencia de Malintzin la diosa, de Marina la puta, de Malinche la madre...”.

Texte 2-

¿Qué defiende el Gobierno del Estado español cuando defiende a Repsol?

Implicaciones sociambientales de un modelo neocolonial de relaciones internacionales

ODG, OMAL y Ecologistas en Acción (*rebellion.org*, 19. 04. 2012)

El Observatorio de la Deuda en la Globalización (ODG), el Observatorio de Multinacionales en América Latina (OMAL) y Ecologistas en Acción denuncian que, con la defensa de Repsol, el Gobierno apuesta por el cambio climático, el no respeto a los derechos humanos, la contaminación ambiental, la pérdida de biodiversidad, la evasión de impuestos, un modelo neocolonial de relaciones internacionales, la destrucción de empleos, los intereses de muy pocas personas (muchas de las cuales no son españolas) y un modelo energético obsoleto.

Repsol ha mostrado una absoluta indiferencia ante los derechos de las poblaciones indígenas en América Latina. Sin salir de Argentina, en el yacimiento de Cerro Bandera, los derechos de la comunidad mapuche Lonko Purran fueron sistemáticamente violados. En el yacimiento de Loma de la Lata sus habitantes, también mapuches, tienen hasta 17 metales pesados en su sangre, sufren trastornos nerviosos, enfermedades en la piel y hasta se han dado casos de anencefalia fetal. Por estos casos y otros similares, la empresa fue juzgada y condenada por el Tribunal Permanente de los Pueblos desde 2006.

Repsol es un agente importante en el calentamiento global. Las emisiones directas de la compañía

ascienden a unos 30 millones de toneladas de CO2 equivalente. Pero esto solo es una parte ínfima de su responsabilidad en el cambio climático, ya que habría que sumarle las emisiones como consecuencia de la quema de los combustibles fósiles que produce, lo que supone más de 1.000 millones de toneladas de CO2 equivalente en un año. Las emisiones totales del Estado español en un año están en torno a los 400 millones de toneladas de CO2 equivalente.

Repsol actúa activamente en la pérdida de biodiversidad. Sus actividades extractivas están presentes en el Parque Nacional Madidi, Reserva de la Biosfera Pilon Lajas, Parque Nacional Isiboro Sécure, Parque Nacional Amboró, Parque Nacional Aguargüie (todos en Bolivia), Parque Nacional Yasuni (Ecuador), o la Reserva Llanquahué (Argentina).

Repsol pretendía explotar los recursos del campo argentino de Vaca Muerta, recientemente descubierto. Este campo contiene petróleo de esquisto. Para extraer ese crudo es necesario inyectar en el subsuelo grandes cantidades de sustancias químicas, envenenándolo para siempre. Mientras otros países, como Francia, han prohibido ésta práctica por sus graves impactos, Repsol pretendía llevarla a cabo en Argentina.

Repsol representa un modelo de explotación neocolonial al que multinacionales "españolas" se apuntaron desde los años 90. Repsol compró YPF a un precio por debajo de su valor real. Para ello se subestimaron las reservas y se saneó la empresa con dinero público argentino antes de venderla. Por supuesto, tras la compra de YPF, el Tesoro Argentino perdió una parte importante de la renta petrolera que recibía. Repsol compró YPF por 13.158 millones de dólares en 1999. Ahora la empresa española se retiraría con un saldo positivo de 8.813 millones de dólares, aún sin indemnización. El golpe del Gobierno argentino es una prueba clara de que la correlación de fuerzas está cambiando.

Repsol es un ejemplo de empresa que evade impuestos. Es una de las multinacionales con sede en España (que no española) que cuenta con más presencia en paraísos fiscales, en donde tiene 13 filiales a través de las cuáles minimiza el pago de impuestos.

Repsol no crea empleos, sino que los ha estado destruyendo. El ejemplo de YPF tras su compra es paradigmático, pues miles de personas fueron despedidas. YPF tenía más de 55.000 trabajadores, de los que solo quedaron unos 6.000 después de la privatización. Además, la búsqueda de la competitividad le ha llevado a rebajar las condiciones de seguridad de sus plantas, lo que está detrás de la muerte de 9 trabajadores en la refinería de Puertollano.

Repsol no es una empresa española, simplemente tiene su sede en el Estado español. La mayoría de su accionariado está radicado en el exterior. Además, la defensa de sus accionistas es la defensa de los intereses privados de un porcentaje ínfimo de la población.

Por último, Repsol es el paradigma de un modelo energético con los días contados. En Argentina el pico del petróleo se había alcanzado en 1999 y, desde entonces, la producción de sus campos era decreciente. Ni la explotación del yacimiento de Vaca Muerta, ni otros como los que pretende explotar Repsol en Canarias o en la costa brasileña van a cambiar sustancialmente el panorama de agotamiento de los combustibles fósiles.

En conclusión, Ecologistas en Acción, OMAL y el ODG denuncian que al defender Repsol, el Gobierno: NO defiende los intereses de la ciudadanía; dedicando los tan necesitados fondos públicos al servicio del interés de unos cuantos, que actúan en total impunidad social, ambiental y fiscal. Exigimos que se ponga fin a ello, ahora.

Este artículo es firmado por el Observatorio de la Deuda en la Globalización (ODG), Observatorio de Multinacionales en América Latina (OMAL) y Ecologistas en Acción.

Texte 3-

Tribuna : *SPLEEN DE MADRID* - **Nuestras Malvinas**

Francisco Umbral, *El País*, Madrid, 8 de abril de 1982.

El vicio recurso de la derecha inoperante o inelegante (ilegal) es el recurso al patriotismo e incluso el imperialismo, ya se sabe : Mussolini envía sus centuriones contra el Negus ("el emperador de las cabras", le llamaba Alvaro Delgado, que le hizo un prodigioso retrato), para ocultar que esos centuriones llevaban botas con suela de cartón (como ha contado luego algún socialrealista italiano). Aquí, nada más terminar la guerra, como la Victoria no tenía contenido ni programa, el Estado hizo sus pintadas en las traseras y las conciencias : "Gibraltar español". Ah, cuando el Estado sale de madrugada a hacer pintadas. Gibraltar español. Una causa muy justa. O sea, nuestras Malvinas. Pero, sobre todo, una causa oportuna, en los 40/40, para llenarnos de contenido patriótico y darle argumento épico a la Victoria. Estábamos vendidos éticamente a Hitler y estéticamente a los fascistas

italianos, estábamos colonizados, pero la patria a reivindicar era Gibraltar. Todavía, en los primeros sesenta (que ya contaré en mis memorias literarias *Los tranvías*), un épico del Régimen, que aquello sí que era un Régimen, nos acollonaba a Jesús Torbado y a mí, ¿te acuerdas, Jesús? : - Si fuereis verdaderos españoles y tuvierais huevos, estaríais escribiendo sobre Gibraltar.

Para entonces, Alfonso Sastre, que tenía, se conoce, más testicular, escribía sobre Torrejón, Rota, las bases americanas, unas Malvinas aceptadas e interiores que no parecían inquietar a nadie. En lo más escarpado de los cuarenta, nuestras Malvinas estaban en Rusia, y don Ramón Serrano Súñer salió a decirlo en romano a su balcón de Serrano Súñer, ante el pueblo de Madrid :

- Delenda est Rusia.

Estilísticamente, no era más que un plagio de Ortega. Militarmente era una locura. Carlos María Ydígoras, el último escritor de acción que tiene España, se fue a la División Azul, o sea, a Rusia, que era el Gibraltar y las Malvinas, la causa patriótica que teníamos entonces por dirimir los españoles, cuando ya habíamos dirimido un millón de muertos. Ydígoras, que a lo mejor no sabía mucho latín, quería saber qué era esa cosa *delenda* que había en Rusia, y desde que volvió no ha dejado de escribir libros contra los Estados Unidos, el último, *América contra América*, bien reciente (Argos/Vergara). Las centrales nucleares, las bases yanquis, los cementerios atómicos son las Malvinas calladas e interiores de nuestra izquierda/oposición, pero aquí la izquierda no reivindica nada, porque a la izquierda en seguida se le da una torta. Lo único la campaña de Carrillo contra Robles Piquer, muy bien llevada, porque Prado del Rey son las Malvinas que están aquí mismo, las Malvinas que el pueblo español puede reivindicar/reconquistar en taxi, acaudillado por Senillosa. Julio Valdeón escribe una *Aproximación histórica a Castilla y León* en la colección Ambito. Castilla, mi Castilla, y el Dios castellano-leonés de rra madre son las Malvinas mesetarias que hay que reivindicar desde la izquierda. La derecha sigue reivindicando Gibraltar, con toda la razón, pero si Franco no les comió el coco a los ingleses, siendo Franco, menos se lo van a comer estos retrofranquistas de corsetería. Cuando el golpismo quiere sustituir una ética por una épica, aquí, como en Argentina, siempre le salen unas Malvinas.

Tejero decidió un día 23 que las Malvinas a reivindicar (un islote con leones) eran las Cortes, invadidas por el parlamentarismo, que siempre es un poco anglosajón. Hoy, las Malvinas galácticas, a nivel Reagan, están en el Atlántico norte, y de ahí la OTAN. Cuando partan las Cruzadas nucleares, tejerismo incluido, hacia esas Malvinas hiperbóreas, a lo mejor nos dejan tranquilos aquí en Madrid.

Texte 4-

Señor presidente

El País, domingo 18 de marzo de 2001

Queremos explicarle, con el mayor respeto, por qué nos parece un despropósito que su Gobierno nos quiera exigir un visado para pisar España, y por qué, en caso de que se tome esta determinación, y mientras esté vigente, no volveremos a visitar la Península ibérica.

Un novelista colombiano escribió alguna vez : "Al entrar a España no tengo la impresión de llegar, sino la de volver". Quizás a muchos españoles les resulte extraño este sentimiento, pero les aseguramos que esa sensación es la típica del criollo, la del indiano, la del colono o del colonizado nacido en esos territorios de lo que fue el antiguo imperio de España. Si nos atrevemos a hacerle un reclamo a esa gran nación que nos enseñaron a considerar, con razón o sin ella, como nuestra Madre Patria, es por el hondo convencimiento que tenemos de no ser ajenos a España.

Aunque las guerras de independencia hayan cortado el cordón umbilical que nos unía políticamente a la Península, los colombianos no hemos dejado de sentir, porque sabemos que es cierto, que nuestra imaginación, nuestra lengua mayoritaria, nuestros referentes culturales más importantes provienen de España. Aquí nos mezclamos con otros riquísimos aportes de la humanidad, en especial con el indígena y el negro, pero nunca hemos renegado, ni podríamos hacerlo, de nuestro pasado español. Nuestros clásicos son los clásicos de España, nuestros nombres y apellidos se originaron allí casi todos, nuestros sueños de justicia, y hasta algunas de nuestras furias de sangres y fanatismo, por no hablar de nuestros anticuados pundonores de hidalgo, son una herencia española.

La solidaridad cultural de las naciones hispanas y americanas, no puede ser simplemente un asunto retórico. Nosotros queremos poder entrar a España no digamos como Pedro por su casa, pero sí como los hijos viajeros que de vez en cuando vuelven a deshacer sus pasos por los caminos de unos antepasados reales o inventados. Los hispanoamericanos no podemos ser tratados por España como unos forasteros más. Aquí hay brazos y cerebros que ustedes necesitan. Somos hijos, o si no hijos, al menos nietos o biznietos de España. Y cuando no nos une un nexo de sangre, nos une una deuda de servicio: somos los hijos o los nietos de los esclavos y los siervos injustamente sometidos por España. No se nos puede sumar a la hora de resaltar la importancia de nuestra lengua y de nuestra cultura, para luego restarnos cuando en Europa les conviene.

Explíquenles a sus socios europeos que ustedes tienen con nosotros una obligación y un compromiso histórico a los que no pueden dar la espalda. La rueda de la riqueza de las naciones se parece a la rueda de la fortuna; no es conveniente que en los días de opulencia se les cierre en las narices la puerta a los parientes pobres. Quizá un día nosotros (en ese riquísimo territorio donde ustedes y nosotros hemos trabajado, sufrido y gozado) tengamos también que abrirles a los hijos de España las puertas, como tantas otras veces ha ocurrido en el pasado.

Mucho se habla en España y en todo el primer mundo de las bondades de la globalización. Pero si ésta no quiere ser una mera estratagema para ampliar los mercados, la globalización no podrá ser un proceso unidireccional e injusto por el cual los bancos y las grandes compañías tecnológicas o de alimentos atraviesan las fronteras como el viento, mientras a las personas se les ponen más trabas, cuarentenas y cuotas que a los apestados medievales.

Señor Presidente : en sus manos está una decisión de unión o desunión con los pueblos hispanoamericanos. La Madre Patria podrá portarse como tal, y no darnos la espalda en uno de los momentos más duros de nuestra historia, o podrá también portarse como una madrastra despiadada. Con la dignidad que aprendimos de España, no volveremos a ella mientras se nos someta a la humillación de presentar un permiso para poder visitar lo que nunca hemos considerado ajeno.

Con nuestra consideración y aprecio.

Gabriel García Márquez, Fernando Botero, Alvaro Mutis, Fernando Vallejo,
William Ospina, Darío Jaramillo Agudelo y Héctor Abad Faciolince